Récit d'une docteure en design

A design doctor's story

Emna Kamoun

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/essais/10855>

DOI : 10.4000/essais.10855

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2022

ISBN : 979-10-970024-00-0

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Emna Kamoun, « Récit d'une docteure en design », *Essais* [En ligne], Hors-série 7 | 2022, mis en ligne le 01 février 2022, consulté le 18 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/essais/10855> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.10855>

Ce document a été généré automatiquement le 18 janvier 2023.

Tous droits réservés

Récit d'une docteure en design

A design doctor's story

Emna Kamoun

- 1 Qu'est-ce qu'être doctorante ? ou plus justement, *comment* être doctorante, en Sciences de l'Information et de la Communication, en France, au sein d'un laboratoire de renommée nationale et internationale tel que le MICA¹, lorsqu'on est designer étrangère et qu'on a grandi dans un environnement culturel et économique différent ? comment appartenir à plusieurs communautés scientifiques à la fois ? Le design n'étant pas une discipline scientifique constituée au CNU, mon parcours de doctorat s'est inscrit dans la 71^e section : Sciences de l'Information et de la communication. Tout de même, lire « Diplôme de docteur en Design » sur mon diplôme est une immense fierté pour la designer que je suis². Si la thèse est une expérience résolument teintée d'autoréflexivité, mener ce travail au sein d'une École doctorale qui revendique et encourage l'interdisciplinarité, et dans une équipe d'accueil pluridisciplinaire, démultiplie les questionnements sur sa posture et sa légitimité, à chaque pas. Pour pousser le trait et témoigner de ma propre perception de cette expérience transformatrice, je dirais que le diplôme de doctorat, particulièrement dans le champ des Sciences Humaines et Sociales est le gage d'un processus de déconstruction et de (re)construction semblable à celui d'une psychanalyse. Il y a un avant et un après. L'exercice du récit de docteure est une tentative de rendre compte du chemin parcouru. Il vient nourrir et appuyer une question fondamentale pour une discipline en construction, au cœur de mes activités d'après-thèse : que veut-dire et comment faire de la recherche en design ? Qu'est-ce qui caractérise les chercheur.e.s en design en termes d'outils, de méthodologies et de positionnement disciplinaire ?
- 2 Ce récit est la synthèse de nombreux moments d'écriture, une sorte de métadiscours qui a fait partie intégrante de la méthodologie adoptée dans la construction de ma recherche doctorale, en raison de sa nature interdisciplinaire. J'ai tenu un journal de bord, initialement pour les périodes de terrain, mais qui s'est progressivement transformé en un journal de la thèse dans lequel je prenais note quasi quotidiennement. Cela allait des idées qui surgissent à la suite de lectures ou de

rencontres, aux notes plus personnelles témoignant de certains états d'âme d'apprentie chercheuse, comme dans un journal intime. Je questionnais en permanence ma légitimité dans l'ambivalence du statut de doctorant entre étudiant et professionnel, en parallèle à celle du statut d'étranger francophone. L'oscillation permanente entre les considérations personnelles, professionnelles et académiques constitue la clé de lecture de cette expérience (trans)formatrice de la thèse. Ma recherche aura été aussi une recherche identitaire et statutaire. Comment j'en suis arrivée là ? Telle était la question que je me suis posée au bout de ma 5^e année de thèse. Le projet de thèse me paraissait alors monumental, je prenais conscience de mes accomplissements mais aussi du travail restant. En pleine période de rédaction, avec cette difficulté permanente de mettre en mots ma pensée, en respectant les normes d'un travail universitaire, il était temps de faire un arrêt pour regarder en arrière... mon parcours !

- 3 Tout avait commencé en septembre 2012, j'entamais ma deuxième année de master recherche à l'École Supérieure des Sciences et Technologies du Design (ESSTED), à Tunis. En parallèle, j'étais salariée et je venais d'obtenir une promotion dans le poste que j'occupais depuis un an en tant que designer scénographe au sein du bureau d'étude d'une entreprise représentant des maisons italiennes de mobilier de luxe. Tout allait pour le mieux ! Je m'étais même engagée à assurer le cours de méthodologie de projet de 3^e année de licence en scénographie au sein de la même école de design dont j'étais diplômée. Je vivais à mille à l'heure, je menais une carrière professionnelle multiple dans laquelle je m'épanouissais et je continuais la recherche en parallèle. Sur le plan personnel, ma vie semblait suivre le cours « classique » pour une jeune femme de mon âge puisque j'étais fiancée depuis deux ans et je projetais de me marier et de fonder une famille. Le climat post-révolution de la Tunisie était pourtant peu propice à l'épanouissement : sensation d'insécurité dans la rue, crise financière et perte de repères face à une scène politique très mouvante. En quelques mois après les grands bouleversements du printemps arabe en 2011, nous étions passés du parti unique à une pluralité politique quasi surréaliste. Travaillant dans le monde du luxe, je perdais parfois le sens de ce que je faisais. Les préoccupations des clients paraissaient secondaires face au souci de sécurisation de la vie quotidienne et de maintien du travail pour la majorité. Parallèlement, je voyais dans les yeux des étudiants que j'accompagnais des doutes permanents quant à leur avenir dans le design dans un pays où toutes les cartes ont été redistribuées. D'ailleurs, je faisais encore partie de ces jeunes qui s'inquiétaient de leur avenir professionnel dans un environnement où le parti politique dit d'islam modéré était en train de gagner du terrain à une vitesse vertigineuse. Comment évoluer, faire de grands projets alors que les questions de survie et d'identité dominant ? Comment poursuivre la recherche en design dans ce contexte ?
- 4 Janvier 2013, je fais part au directeur de l'ESSTED de mes doutes et de mon mal être. Il me suggère de partir six mois en séjour de recherche pour me confronter à un autre environnement, me nourrir intellectuellement et finaliser mon mémoire de master. L'idée me redonne de la motivation. Je cherche des financements, j'en parle autour de moi, jusqu'au jour où j'entends parler du programme européen Erasmus Mundus Green IT qui offre un financement de thèse sur 3 ans. Habituellement, ce genre de financement est consacré aux recherches en sciences dites dures. Mais cette année-là, il y avait une offre de l'Université Bordeaux Montaigne pour le doctorat « Communication, arts et spectacles ». C'était l'opportunité parfaite pour moi ! scénographe de formation, j'étais enthousiaste à l'idée de confronter la communication

à la scénographie. J'ai soumis ma candidature quelques minutes avant la clôture sur la plateforme, le 9 mars 2013. Le 24 avril, notification de mon dossier sélectionné, mon rêve de changement de vie était en train de se concrétiser : partir vers une nouvelle aventure avec un financement qui allait me permettre de vivre confortablement³.

- 5 Mon premier contact avec le MICA et avec la personne qui deviendra ma directrice de thèse, Anne Beyaert Geslin, a été encore plus encourageant. Je n'avais aucun doute, j'avais fait le bon choix. Cette rencontre allait aussi me faire rencontrer la sémiotique. Les questionnements que j'avais eus en tant que professionnelle du design à propos d'un événement mondial d'exposition de design, la Design Week, ont été à l'origine du sujet de thèse. Dès les prémisses du projet, je souhaitais explorer le statut du spectateur, l'instance de réception de l'exposition, avec une approche sémiotique, l'étude de la réception étant basée sur le paraître du sens.
- 6 7 juillet, soutenance de Master sanctionnée par une mention très bien. Je me souviens encore d'un état euphorique permanent à cette période entre regard en arrière et perspectives d'avenir, un foisonnement émotionnel entre appréhension de l'inconnu, de la séparation avec mon fiancé, mes parents et mes amis et de la solitude que j'allais devoir affronter au quotidien, et excitation à l'idée de tout recommencer. Après un mois entre paperasse et moments privilégiés pour profiter de mes proches, le trajet Tunis-Bordeaux le 6 septembre symbolisait le changement radical. Ma vie matérielle se résumait à 30 kg répartis sur deux valises. Je prenais d'autant plus conscience que pour avancer il fallait s'alléger du superflu, savoir se détacher des choses, et se confronter à soi.
- 7 Comment résumer ma vie quotidienne à 30 kg dans 9 m² avec des interactions sociales exclusivement à distance ?⁴ Parmi les premières questions que je me suis posées : comment se faire des amis à cet âge ? Tout le monde a des amis d'enfance ou des camarades de classe. Or là, je n'avais pas de « cours » proprement dit, qui me permettraient de nouer des liens. En septembre, les rencontres scientifiques sont plus rares donc mon activité principale se limitait aux procédures administratives d'inscription et à l'exploration de mon nouvel environnement de vie. De nature un peu timide et solitaire, créer de nouveaux liens me semblait être une tâche difficile. Aujourd'hui, je mesure la nécessité d'accompagner les nouveaux arrivants même s'ils sont adultes et autonomes, même s'ils n'ont pas de problèmes financiers. Il leur manque la richesse sociale ! Et celle-ci allait s'avérer plus handicapante que les problèmes financiers. Quand j'ai commencé à discuter avec les gens pendant mes sorties, j'étais fière de dire que j'étais à Bordeaux pour faire une thèse en SIC. Les gens me voyaient alors comme une experte en communication alors que moi j'avais les questionnements et les peurs d'une petite fille qui commençait l'école.
- 8 Les premiers mois avaient un aspect quelque peu flou et irréel, comme un rêve incohérent. Je me voyais comme une touriste perpétuelle à la découverte d'univers incommensurables...celui du campus, celui du laboratoire, hébergé dans les locaux de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, celui d'une ville inconnue ou encore celui d'une communauté de danseurs⁵...etc. Mon récit est à l'image de l'impact des différentes temporalités de l'aventure de thèse. Si l'avant-thèse et les premiers moments sont aussi importants, c'est parce qu'ils ont *fait événement* dans ce qui paraissait être le continuum de ma vie quotidienne. Cette manière de rompre le quotidien était précisément ce que j'explorais dans ma recherche doctorale. Comment l'événement Design Week fait-il événement dans la vie de chaque visiteur ? Et comment

cela influence-t-il sa perception du design ? L'enchaînement des années de thèse, comme la répétition des Design Week, atténue l'aspect surgissant et exceptionnel de l'évènement. La séquentialité amenée par le rythme des éditions annuelles a d'ailleurs été la clé pour mettre en place le cheminement de l'énonciation de la thèse, et ma posture anthropologique sur le terrain a ensuite influencé mes explorations théoriques dans différentes disciplines. En étudiant l'expérience de visite selon différentes échelles spatiales et temporelles, je faisais un parallèle avec ma propre expérience de thèse. Chaque année faisait événement mais l'ensemble signifiait différemment.

- 9 Si la 1^{re} année n'est qu'euphorie, découverte et nouvelle manière de vivre avec un sentiment grisant de liberté et d'avoir beaucoup de temps à disposition, la 2^e année marque déjà le début des remises en question et de la prise de conscience de notre ignorance. La découverte de la sémiotique s'est avérée particulièrement dure car il a fallu se former à une nouvelle discipline qui est difficile d'accès. En plus, la profusion de l'offre de formation de l'école doctorale et des activités de mon laboratoire, agissait sur moi comme un magasin de jouets ou de bonbons pour un enfant. J'y assistais autant que possible, et ma soif d'apprendre continuait à augmenter. J'avais besoin d'accélération et d'action avec toute cette nourriture intellectuelle. La transformation était déjà en cours et je me sentais de plus en plus autonome, « *A présent, je suis seule face à mon projet de recherche et j'aurais d'autant plus d'énergie pour faire des choses grandioses !* » notais-je dans mon carnet.
- 10 La deuxième phase de remise en question est arrivée avec la 3^e inscription. Je ne questionnais plus uniquement la manière d'observer le monde, je questionnais mon *être-au-monde*, mes capacités et ma légitimité conduisant à un retour à soi, un renfermement et une perte de confiance. Cette année était décisive car elle devait être la dernière, « *surtout pour vous qui avez été financée !* », me disait-on. Je mesurais le travail encore à accomplir. Ainsi, pour envisager une quatrième année, il fallait trouver du travail pour financer son quotidien, et prouver à la préfecture qu'on est digne de rester sur le sol français, qu'on est en train de produire quelque chose et qu'on peut subvenir à ses besoins. Des questions triviales de survie devenaient prioritaires. La réalité était là, il fallait y faire face, et sans états d'âme. Avec mon statut d'étudiante étrangère, l'Etat français m'autorisait à travailler « à titre accessoire » donc sans dépasser 20 heures par semaine. Le mot qui a caractérisé la 3^e année de thèse était alors *désillusions*. Certes, au bout de trois ans, j'avais réussi à me faire quelques amis, certains très proches, j'avais commencé à travailler en tant qu'hôtesse d'accueil pour financer mon année suivante mais face au monstre-thèse, je ne m'étais jamais sentie aussi seule. La fin de cette année s'est soldée malgré tout par un sentiment amer d'échec. Je n'avais pas été à la hauteur de ce qu'on attendait de moi, de la confiance qu'on m'avait accordée. D'ailleurs, l'épreuve de la constitution du dossier de dérogation m'a fait osciller entre joie de répertorier tout ce que j'avais fait jusque-là, prenant la mesure de mes avancées intellectuelles, et une appréhension extrême de ce qui restait à faire pour achever un travail digne de mes exigences et de celles de ma directrice de thèse⁶.
- 11 Face aux impératifs multiples, il fallait en finir vite et bien avec cette thèse, tout en travaillant pour subvenir à mes besoins les plus triviaux. La 4^e année marquait un nouveau souffle. En plus du travail d'hôtesse, assez instable, j'avais réussi à obtenir un petit contrat en tant que vendeuse en prêt à porter Homme. Je me réconfortais à l'idée que mon loyer était assuré et que le reste de mes besoins allait être couvert par mon épargne et mes autres petits contrats occasionnels. Malheureusement, je culpabilisais

beaucoup et j'écrivais dans mon journal : « *le manque de temps et les regrets sont les bâtons que je me suis fabriqués les trois années précédentes pour les mettre dans mes propres roues* ». L'estime de soi, quelque chose de primordial dont on parle peu dans le parcours de thèse. Dans cette deuxième phase j'allais donc partager le sentiment des doctorants en auto-financement. En étant encore avec un statut étudiant et un travail dit « alimentaire » qui d'ailleurs, ne nourrit absolument pas intellectuellement, et on sait à quel point ce type de nourriture nous est essentielle, nous ne voyons plus nos réussites. Ce que nous constatons, et que notre entourage ne manque pas de nous rappeler, c'est que nous sommes « encore à notre âge ! » en formation et qu'on n'a pas « un vrai travail ». Par ailleurs, comment construire une vie privée dans ces conditions ? La recherche nous apprend à remettre en question les acquis, à questionner en permanence, l'apparente évidence. Et puisque les Sciences de l'Information et de la Communication, comme le design, font de l'interaction le cœur de la recherche, cela influe sur la vie privée parfois de manière désastreuse. « *Ce n'est pas la thèse qui est la cause d'une instabilité relationnelle et émotionnelle, c'est le moi qu'elle me fait voir et qu'elle me pousse à explorer qui maintient cette instabilité* ». Ma 4^e année était aussi intense que ma vie pré-thèse, le confort matériel en moins. Je continuais à assister à un grand nombre de formations et à participer aux activités de mon laboratoire, convaincue du la plus-value de chaque confrontation intellectuelle dans cet environnement pluridisciplinaire. Parallèlement, j'étais active au sein de l'association RePLIC⁷. En plus, je prenais des cours du soir en italien pour pouvoir lire les travaux des sémioticiens italiens et pour être très à l'aise sur mon terrain milanais. Et lorsque je n'étais pas sur le campus, j'étais soit vendeuse, soit hôtesse d'accueil, soit danseuse et chargée de communication au sein de l'association Tango Bordeaux. Lorsqu'on a l'impression de vivre plusieurs vies et d'avoir des interlocuteurs d'horizons divers, la question identitaire devient d'autant plus accrue. Comment devais-je me présenter ? Plutôt comme vendeuse qui fait une thèse ou doctorante en design, qui construit sa pensée tout en pliant des vêtements et en conseillant des hommes sur leur style ? Consciencieuse, j'incarnais profondément tous ces statuts dans une forme de séquentialité. J'avais l'impression d'être dans une pièce où la place des rôles principaux et secondaires était sans cesse réécrite. Cette versatilité que demande un parcours de thèse fait écho à ce que j'étudiais à propos du changement de statut du visiteur. Selon ce que lui fait faire la scénographie, son environnement spatial, ses actions influent sur ses compétences. Plus encore, la scénographie *fait faire* autant qu'elle *fait être* : spectateur, visiteur, acteur, ou encore producteur de contenus lorsqu'il se met en scène et partage ses photos ou vidéos sur les réseaux sociaux numériques, par exemple. Le visiteur « performe », si je peux référer à Judith Butler, un panel d'identités différentes à travers son parcours. Ses compétences évoluent alors au fil des expositions et des éditions allant du novice à l'expert. C'est ainsi que je me percevais aussi : je performais une identité différente selon l'environnement dans lequel je me trouvais. Néanmoins, les compétences de chaque contexte mettaient en perspective l'autre.

- 12 Finalement, le rythme de vie de la doctorante non financée de la quatrième année m'a reconduite dans une demande de dérogation, encore une fois. Il est inutile d'exprimer le degré de honte et de sensation de perte de contrôle à ce moment-là. Ainsi le mot caractérisant ma 5^e année était sans doute « culpabilité ». D'ailleurs, ce sentiment m'aura aussi accompagnée dans ma quête identitaire. La culpabilité d'être partie avec pour conviction que je trouverais mon épanouissement ailleurs. La culpabilité d'oser penser que la terre qui m'a vu naître n'est pas assez fertile pour me permettre de me

construire comme j'ai eu besoin de le faire. La culpabilité, plus grande encore lorsqu'on me demande pourquoi je suis partie et si je compte retourner vivre en Tunisie. La culpabilité de penser que la France est le lieu où je dois être maintenant. L'indépendance, voici un terme important ! Celui qui signifie la séparation si je pense à la relation de mon pays avec la France, mais il signifie également le début d'une aventure solitaire à mon arrivée sur ces terres : le paradoxe ! Mon indépendance personnelle s'est faite et continue à se construire avec cette France dont il a fallu se séparer pour être indépendants en tant que Tunisiens. Je n'avais jamais songé à quel point l'histoire du colonialisme pouvait impacter ma petite vie, moi qui suis née 3 décennies plus tard ! *« Suis-je en train de tromper ma patrie, mes racines ? On dit qu'il faut s'éloigner pour mieux revenir... les récits de grands voyages nous ont appris que l'éloignement fait prendre conscience de l'importance des détails qui jusque-là allaient de soi »*, encore aujourd'hui, j'ignore si j'écrivais ces mots pour chasser ce sentiment de culpabilité ou m'autoriser à le ressentir. Néanmoins, j'avais développé des techniques d'évitement de ce sentiment comme par exemple ne pas fréquenter mes compatriotes ou même ne pas parler arabe. D'ailleurs, j'ai souvent balancé entre l'envie d'effacer tout indice pouvant indiquer mon pays d'origine et l'envie de brandir fièrement un bijou ou un habit traditionnel fortement marqué par une esthétique ethnique reconnaissable⁸. Mon parcours a été constamment ponctué de sentiments contradictoires, de paradoxes, entre souffrances et ravissements, entre bonheur de projeter plein d'espoirs dans un ailleurs auquel on croit et pour lequel on a lutté, et culpabilité teintée de nostalgie accompagnant l'éloignement.

- 13 Toutes les difficultés du quotidien ont prolongé encore une fois le temps de la thèse. Tout en poursuivant mes activités de survie par obligation, j'ai consacré ma 6^e année à la finalisation de la rédaction et à la diffusion de ma recherche. Ainsi, cette année aura été ponctuée de plusieurs communications et de la publication d'un article⁹. Je découvrais un sentiment nouveau. Une partie de moi se sentait en maîtrise, avait envie de finir cette thèse et d'en finir avec ce statut d'étudiant adulte qui permet à certains de juger que nous souffrons du syndrome de Peter Pan. L'autre partie était terrifiée à l'idée de lâcher prise et d'arriver à destination. Il fallait envisager la thèse dans un processus cyclique qui admet que chaque fin est en même temps le début de quelque chose. Pour y arriver, il fallait atténuer l'aspect dramatique de l'évaluation du travail fini. *« Mais comment arriver à faire ça lorsque toute l'institution continue à perpétuer cet aspect par la théâtralisation de la soutenance ? »*. À l'échelle d'une vie, la thèse serait alors un événement avec un aspect spectaculaire indéniable. Nous y contribuons tous à travers les discours, les pratiques et les procédures très ritualisées, mais surtout grâce à la scène finale de la soutenance qui apporte son lot de théâtralité sanctionnant ce parcours par le diplôme et le grade. À partir du moment où j'ai commencé à penser le parcours de thèse comme un voyage initiatique, j'ai commencé à voir la soutenance non plus comme une destination mais comme un quai de transit. Avec mes mots de ce moment-là : *« Et si Bordeaux était un tremplin ? Et si je pensais la thèse non pas pour elle-même, mais pour l'ouverture au monde qu'elle me permettra ? »*. Je réalisais que ma recherche était une pierre à un édifice en perpétuelle construction.

- 14 6 décembre 2019, la soutenance a été un moment trop court et tellement intense. Entourée de mes proches et face à un jury que j'admire, je me suis sentie grandie et fière de cet objectif atteint. Je suis devenue une autre, comme dirait Kauffmann¹⁰. Pour l'après-thèse je souhaitais mettre à profit mes nouvelles compétences hors du monde universitaire. J'étais convaincue que la singularité et la richesse de l'hybridation

méthodologique et disciplinaire qu'apporte un doctorat en SHS serait très profitables au monde de l'entreprise car cela permettait d'envisager chaque problématique de manière holistique.

- 15 J'entamais alors l'année 2020 avec l'impression d'avoir à nouveau une page blanche avec une multitude de potentialités. Très vite, cette année s'est avérée une des plus bouleversantes pour le monde entier. Et dans ce contexte, la résilience et la capacité à avancer malgré l'incertitude que nous apprenons pendant la thèse devient une vraie force. 12 juin 2020, des difficultés personnelles m'ont conduite à déménager à Paris. Ma recherche d'emploi en période de crise devenait de plus en plus difficile. Quelques semaines et des dizaines de candidatures plus tard, une offre retient mon attention : Strate école de design recrute des designers jeunes docteurs pour renforcer l'équipe du département de recherche *Strate Research*. En lisant le profil, je me suis reconnue immédiatement. C'était la première fois que je retrouvais un environnement où mon doctorat design, autant que mes expériences professionnelles allaient être valorisés. Strate est une école de design privée dont la force est d'être simultanément au cœur du monde des entreprises et du monde académique, avec toutes les exigences que cela nécessite pour les deux. À la suite des différents échanges, je n'arrivais plus à me projeter ailleurs ! J'ai fini par avoir le bonheur de rejoindre une équipe dynamique et un environnement très inspirant le 2 novembre 2020¹¹. Il aura fallu 11 mois pour trouver non pas un travail mais le travail à la hauteur de ma formation et de mes aspirations¹².
- 16 À l'image de ce récit, mon parcours a été ponctué de questionnements identitaires. L'expérience du doctorat aura été une sorte d'archéologie de soi, mais à la différence de celui des archéologues, notre terrain est en nous et l'exploration est permanente. Finalement, les questionnements de positionnement et d'identité excèdent l'expérience de la thèse. En tant que jeune docteure, et encore plus en tant que chercheuse au sein d'une école de design telle que Strate, je me sens investie d'une mission pour contribuer à la définition et à la construction de la discipline du design. Plus que jamais, nous avons pour mission de rassembler les acteurs de la pensée et du faire. Au-delà même des enjeux académiques, la recherche en design a pour responsabilité de répondre à la question d'autant plus urgente du vivre ensemble dans un contexte économique, social et environnemental en crise. Se nourrissant de l'écosystème interdisciplinaire de la recherche, le design a aussi quelque chose à apporter à la communauté scientifique au sujet des valeurs sur lesquelles capitaliser pour nos sociétés, que ce soit au niveau des projets, des recherches ou de la pédagogie.

NOTES

1. Le MICA (MÉDIATIONS, INFORMATIONS, COMMUNICATION, ARTS) est un laboratoire de recherche de l'Université Bordeaux Montaigne, labellisé comme Équipe d'Accueil (EA 4426) de l'École doctorale Montaigne-Humanités.

2. Cela est devenu possible grâce à l'implication de ma directrice de thèse Anne Beyart-Geslin. En 2016, la mention design est proposée puis acceptée par l'École doctorale Montaigne Humanités de

l'Université Bordeaux Montaigne. J'ai eu donc l'autorisation de changer l'intitulé de mon doctorat pour qu'il corresponde mieux à ma recherche.

3. Lorsque je comparais la bourse aux différents salaires que je percevais avec mes multiples activités professionnelles cette année-là, c'était équivalent au triple !

4. La chambre d'étudiant du CROUS de 9 m² comprenait le lit, le bureau, l'armoire, les toilettes et la douche, et constituait l'environnement principal de vie et de travail dans un premier temps.

5. Pour commencer une vie sociale, j'avais choisi d'intégrer l'association Tango Bordeaux assez vite. Quelques années plus tard je suis devenue membre du bureau en tant que chargée de communication.

6. Exemple de mes pensées à ce sujet : « *Perfectionnisme et exigence. Voici les deux mots que je vois me revenir en pleine figure de toutes parts ! Comment vivre avec ça sans que ça en devienne un obstacle ? Comment intégrer ces paramètres non négligeables de moi-même dans le travail que je dois fournir sans que ça en devienne le handicap ?* »

7. Réseau Pluridisciplinaire des Sciences de l'Information et de la Communication, association des doctorants du MICA.

8. Je pense à une anecdote que je raconte souvent à mes interlocuteurs lorsque je me présente. Mon prénom *Emna* ayant une consonance très proche du prénom *Emma* assez commun en France, tout le monde fait une remarque sur l'originalité de mon prénom, et je leur raconte qu'à l'école primaire j'étais la cinquième *Emna* de la liste d'appel dans ma classe. D'ailleurs, toujours dans le souci d'intégration rapide à mon nouvel environnement, pendant les premiers mois, j'avais permis aux gens de m'appeler *Emma*, pire encore je me présentais quelques fois avec ce prénom uniquement pour éviter d'exposer ma différence.

9. Kamoun Emna, « L'objet de design exposé : reconfiguration de l'expérience du quotidien », *Sociétés*, 2019/2 (n° 144), p. 67-76. DOI : <https://doi.org/10.3917/soc.144.0067>. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2019-2-page-67.htm>.

10. Kauffmann, Jean-Claude, *Quand Je est un autre : Pourquoi et comment ça change en nous*, Armand Colin, Paris, 2008.

11. Une autre manière de résumer mon parcours : <https://www.strate.design/galerie/actualites/nouvelle-chercheuse-strate-ecole-design>.

12. Parallèlement, je continue à entretenir un rapport étroit avec mon équipe d'accueil de la thèse puisque j'ai été acceptée en tant que membre associée au MICA, et je me réjouis à l'idée de mettre en place des projets communs.

AUTEUR

EMNA KAMOUN

Designer, docteure en design

Enseignante chercheuse à Strate École de Design et chercheuse associée au MICA (EA 4426),

Université Bordeaux Montaigne